

CAROLINE LAMARCHE

**LA MÉMOIRE
DE L'AIR**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'OURS, 2000.

LETTRES DU PAYS FROID, 2003.

CARNETS D'UNE SOUMISE DE PROVINCE, 2004 (Folio
n° 4223).

KARL ET LOLA, 2007.

LA CHIENNE DE NAHA, 2012.

Aux Éditions de Minuit

LE JOUR DU CHIEN, 1996.

LA NUIT L'APRÈS-MIDI, 1998.

Chez d'autres éditeurs

J'AI CENT ANS, Le Serpent à Plumes/Le Rocher, 1999 (nouvelles).

LA BARBIÈRE, Les Impressions Nouvelles, 2007 (ill. Charlotte
Mollet).

LE PHOQUE, Le Rouergue, 2008 (ill. Goele Dewanckel).

MIRA, Les Impressions Nouvelles, 2013.

LA MÉMOIRE DE L'AIR

CAROLINE LAMARCHE

LA MÉMOIRE
DE L'AIR

nrf

GALLIMARD

Seul le monologue peut traduire la
vérité – qui oserait découvrir son secret à
l'autre?

UNICA ZÜRN

I

Cette nuit, en rêve, je descendais un ravin au péril de ma vie et trouvais, au fond, une morte. Elle était couchée dans un linceul, sur un tapis de feuilles tombées. Je soulevais le drap blanc et découvrais son visage aux yeux clos. Les joues étaient roses, le teint magnifique, elle ne faisait pas son âge qui, j'en étais persuadée, était le mien – j'espère mourir avant de devenir vieille. Cette morte donc avait mon âge, de cela je suis certaine, pourtant elle ressemblait à celle que j'étais il y a plus de vingt ans, comme si j'avais été moi-même en sommeil depuis lors, comme si j'avais passé tout ce temps à mourir. Que s'est-il passé il y a vingt ans, je ne m'en souviens plus. Quoi qu'il en soit, même inanimée, la morte semblait bien présente, et seule par nécessité – la nécessité de la mort. Je lui promettais d'adoucir sa solitude en lui rendant

visite régulièrement, faisant fi pour cela de sa véritable destination. Il s'agissait en effet, comme souvent dans les rêves, à la fois d'une scène vivante, si je puis dire, et d'un tableau ; et cette œuvre d'art, cette figure de morte devait être offerte au roi du Nagorny Karabakh à une occasion festive, la rentrée littéraire ou autre chose. Mais j'avais décidé de ne pas la joindre aux autres cadeaux royaux, de toute façon me disais-je, le roi recevra bien d'autres présents, l'absence de la morte au linceul ne sera pas remarquée.

Je me suis réveillée bien décidée à poursuivre ma conversation avec la morte. Quand était-elle morte ? Pourquoi ? Qui avait arrêté sa course en plein vol à l'âge où les femmes sont les plus belles ? Je devais revenir lui parler pour percer ce mystère. Pour cela faudrait-il descendre chaque fois dans le ravin ? L'excursion était périlleuse, l'effort important, mais la récompense, ce doux visage tranquille, ce teint de lait et de rose, ces paupières closes si vastes qu'elles doivent cacher de grands yeux, des yeux qui voient ce que les gens aux yeux ouverts ne voient plus, tout cela me donne du courage et l'envie de lui rendre visite, oui, régulièrement.

Chaque matin il me semble que tout ira bien. Ou au contraire que tout ira mal. Mais il faut de toute façon que je me lance, poser un pied après l'autre. Descendre le ravin est plus ou moins facile selon les jours. Quand on commence, c'est relativement simple, la pente n'est pas très raide, on part d'un cœur léger. Les complications viennent plus tard quand le corps se fatigue et prend des positions légèrement bancales en raison de défauts de naissance, d'éducation ou simplement de mauvaises habitudes. À moins qu'il ne s'agisse de blessures mal soignées ou pas soignées du tout, de celles qui ont mené cette femme à la mort.

Ce matin au réveil j'avais des idées pour descendre ce ravin sans encombre. À peine debout, ayant fait chauffer l'eau du thé, tout me fuit, la descente idéale, la vue, le paysage,

tout ce que j'avais dessiné dans la brume qui précède le lever. Encore me faut-il ruser pour ne réveiller personne, atteindre le terrain de descente en conservant ma concentration, malgré une vie de femme active. La morte est seule elle aussi, rien ne tempère sa solitude bien plus radicale que la mienne, qui va et vient. Personne ne lui prépare de thé comme je viens de le faire pour moi, personne ne lui met sur la langue un carré de chocolat très noir comme je l'aime, personne ne regarde pour elle le temps qu'il fait par la fenêtre, le temps est gris, le temps est froid, nous sommes en juillet, les vacances je déteste ça.

Hier je me suis endormie en écoutant à la radio une émission sur les patients *borderline*. Je n'ai jamais pensé à moi comme à une personne *borderline*, pourtant je me suis souvenue ce matin, ou peut-être même hier soir avant de sombrer dans le sommeil, que le dernier homme que j'ai aimé, *l'homme d'avant*, comme je le nomme (mais d'avant quoi?) a dit de moi très tôt, au début de notre relation, qu'il n'avait jamais rencontré de fille qui change d'humeur si vite, plusieurs fois par jour, par heure et même par minute, un des symptômes, m'a-t-il appris, de ces gens, les *borderline*.

La question que je me pose est celle-ci : comment se fait-il qu'avec lui je manifestais cette mobilité étrange du caractère, des émotions, cette plasticité extrême, *anormale*, me disait-il. Comment se fait-il qu'avec lui, c'était comme ça, alors qu'avec mon mari autrefois ce ne l'était pas, qu'au contraire j'étais toujours la même, longtemps paisible avant notre grande dispute annuelle, et qu'aujourd'hui ce soit encore différent ? Aujourd'hui tout est miraculeusement tranquille, un peu comme pour cette morte au teint frais. On dirait la Belle au Bois dormant qui dans nos livres d'enfants reposait dans un cercueil de verre, rien ne la touche, rien ne l'altère.

Se régler sur autrui, adopter sa couleur ou sa maladie, vivre au bord de soi, toujours en terrain mouvant. À l'école on m'appelait *le caméléon*. Compliment ou insulte ? *L'homme d'avant* me disait : « Tu ne sais pas ce que tu veux. » Il ajoutait : « Comme ma mère ! » J'enrageais. Enfant je n'aimais pas entendre : « Comme tu ressembles à ta maman ! » Peut-on ressembler à la fois à une femme qui ne sait pas ce qu'elle veut et à une autre, inflexible ? *L'éducation c'est facile, les enfants il faut les dresser comme des chiens* : une des phrases amusantes de ma mère. Évidemment il y a de bons maîtres

mais il y en a aussi d'imprévisibles. Le chien vit alors dans la peur non seulement d'être frappé mais de ne jamais savoir qui il a devant lui, ce qui finit par le rendre fou. Le maître est-il content ou de mauvaise humeur, et en quoi cela dépend-il de lui, le chien ? Rien de tel que la peur pour s'attacher quelqu'un.

Deux choses au moins nous étaients communes, à *l'homme d'avant* et à moi – trois avec la passion des livres : nous étions très bons au lit, furieux, tendres, pleins d'inventions bizarres, la seule chose qui me sortait de la peur c'était ça. La deuxième c'est que nous mentionnions à nos mères. La mienne ne posait aucune question. La sienne lui demandait : « N'as-tu pas une femme dans ta vie mon fils ? » Il répondait non. Non, alors qu'il lui avait présenté toutes les femmes de sa vie avant moi. Non, alors qu'il faisait l'amour avec moi tous les soirs si possible, et se fâchait si j'étais fatiguée, comme un petit garçon à qui on refuse un jouet.

Mais peut-être vais-je ici un peu trop vite, peut-être suis-je en train de poser mon pied de travers en résumant de la sorte sept ans d'amour *borderline*, peut-être dois-je descendre plus doucement, trouver un chemin en lacets pour rejoindre tout au fond la morte.

Chère morte, conserve les yeux clos si tu veux, mais ouvre grand tes oreilles : celui que j'ai aimé pendant sept ans n'a donc pas trouvé utile de signaler à sa mère que j'existais, que j'étais, comme il me le disait, *la femme de sa vie*. Et moi pendant toutes ces années je n'ai pas trouvé utile de dire à ma mère que je l'aimerais jusqu'à ma mort. Pourtant cet homme, *l'homme d'avant*, que je nommerai désormais, pour plus de facilité, *Davant*, Davant, donc, avait fini par être connu de toute ma famille. Par exemple, comment aurais-je pu l'abandonner le soir de Noël? J'avais donc parlé à ma mère d'un ami un peu seul. Noël étant la fête des bonnes actions, Davant s'assit avec nous dans la vaste salle à manger. Son étonnement devant les portraits d'ancêtres, le trophée de chasse en argent sur la crédence de marbre, l'accueil impétueux de ma mère : « Avez-vous

des frères et sœurs, avez-vous encore vos parents? » Mon père venait de mourir, fin d'une époque. Quant à Davant, il ouvrait l'âge des expérimentations. À vouloir l'impossible je fatiguais tout le monde et moi-même en premier lieu.

Tout amour est politique paraît-il. Est politique la manière dont une main se pose sur la nuque, le genou, le ventre; l'histoire qui a modelé cette main, la mémoire qui l'anime, son intention secrète. Les mains de Davant étaient lourdes, comme on dit d'un sommeil qu'il est lourd au point qu'on ne s'en arrache qu'à regret. Elles me possédaient, pas d'autre mot, elles qui par ailleurs écrivaient, mais qui avaient jardiné, aussi, taillé le bois, plié le fer. Il avait tout fait autrefois, avec ces mains que j'avais rencontrées trop tard. Il me répétait que tout ça ne servait plus à rien, que l'envie lui en était passée, qu'il s'ennuyait, que son existence n'avait plus de sens, sauf écrire et faire l'amour. Je ne sais si ces deux actions se tiennent au point de dépendre l'une de l'autre. Il est de plus en plus loin le temps où Davant me disait : « La seule chose qui marche encore chez moi quand plus rien ne va, c'est l'écriture et le sexe. » Il semblait satisfait de le constater. Moi j'étais fatiguée. Non par le sexe, ni par l'écri-

La mémoire de l'air, dans une version brève, a fait l'objet d'une lecture à Avignon le 15 juillet 2012 («Voix d'auteurs», Cour du musée Calvet) par Dominique Blanc. Qu'elle en soit ici remerciée.

Ce texte a pris son essor grâce à France-Culture et à la SACD. Merci à Valérie-Anne Expert, Blandine Masson, Yves Nilly et celles et ceux qui ont accompagné ce texte.

Il fut écrit dans une maison amie et lors d'une résidence d'écriture à la MEET (Maison des écrivains étrangers et des traducteurs) à Saint-Nazaire.



La mémoire de l'air
Caroline Lamarche

Cette édition électronique du livre
La mémoire de l'air de Caroline Lamarche
a été réalisée le 9 janvier 2014
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070142538 - Numéro d'édition : 255339).
Code Sodis : N56398 - ISBN : 9782072496073 -
Numéro d'édition : 255341.